

## Le conditionnement des artefacts par les Yupiget de l'île Saint-Laurent, Alaska, une autre façon d'appréhender la fouille des sites archéologiques

**Yannick Meunier**

Centre de Recherche sur l'Amérique du Nord  
Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle (Paris, France)  
yanmeun@yahoo.fr

### **Abstract**

Each summer, elders, adults and kids from Saint Lawrence Island, Alaska, dig remains of ruins to remove old ivory and artefacts well known in the primitive art market from the permafrost. Back to home, artefacts are dried, cleaned, oiled, and restored sometimes. This treatment contrasts with the excavation of old sites and shows another face of a native criticized activity.

### **Résumé**

Chaque été, nombre de Yupiget de l'île Saint-Laurent, Alaska, fouillent les ruines des anciens villages pour en extraire les précieux ivoires, bien connus du marché de l'art primitif, pris dans le pergélisol. De retour à la maison, l'objet ancien est séché, nettoyé, huilé, parfois restauré. Le conditionnement de l'ivoire archéologique contraste avec le bouleversement des sites anciens et dévoile une autre face d'une pratique autochtone contestée.

**Keywords:** île Saint-Laurent, Alaska, Yupiget, fouille autochtone, archéologie

### **Introduction**

Quand le dégel se fait sentir et que la température du sol remonte, alors des Yupiget de Gambell et de Savoonga enfourchent leurs *quads* et partent en direction des sites anciens situés à proximité des campements d'été. S'ensuit un ballet incessant de va-et-vient qui durera jusqu'aux premiers gels. La fouille des anciens villages et le commerce

des objets que l'on exhume, morceaux d'ivoire, os de mammifères marins, vestiges anthropiques (ou artefacts), est une activité courante sur l'île Saint-Laurent. Lorsque je m'y suis intéressé dans les années 1990, un seul regard comptait. C'était celui intransigeant de l'archéologue condamnant le pillage des sites anciens dans un but mercantile au détriment de la connaissance scientifique. David P. Staley, qui avait posé un regard social sur cette activité en prenant en compte d'autres paramètres que l'acte de fouille, comme la pénibilité du travail effectué, la motivation des fouilleurs, le rendement assez faible par rapport au temps consacré, et la situation économique des insulaires, fut vivement critiqué par ses pairs (cf. STALEY 1993). Le discours scientifique, très remonté contre les Yupiget de l'île Saint-Laurent, dénonçait un ethnocide culturel. Susan Morton, archéologue au *National Park Service*, usait de la métaphore cannibaliste pour décrire la scène qui l'avait marquée à Gambell en y débarquant pour la première fois en juillet 1985. « *We understand the economic motivation... People need money for groceries. People need money for fuel. But it is cultural cannibalism... They're destroying their own heritage* » (EPPENBACH 1991: 75). Le constat que dressait Morton de la conjoncture était exact, mais dans son bref inventaire des acteurs responsables de la destruction d'un patrimoine archéologique, elle avait omis d'évoquer la responsabilité d'autres protagonistes, à commencer par les archéologues. Dans un entretien accordé au *Anchorage Daily News*, William W. Fitzhugh rappelait le terrible constat: « *Archaeology stimulated the digging. Its now become an economic matter, built into their economic base* » (PERALA 1989: G1). Partout en Alaska, au tournant du XXe siècle, on constatait le même phénomène d'acculturation: l'autonomie d'une pratique autochtone qui s'était développée au contact des collectionneurs et des archéologues amateurs (MEUNIER 2010).

### **Archéologie vs fouille autochtone**

Les archéologues ont conduit une vingtaine de campagnes de fouille entre 1927 et 1974, date à laquelle ils renonçaient à l'île Saint-Laurent en raison de tensions avec le maire de Gambell et le propriétaire de la coopérative de Savoonga. Ces derniers exigeaient la restitution immédiate du corps momifié d'une femme découvert dans la partie sud-est de l'île (la pointe Kialegak), dont les os, les tissus organiques et les tatouages faisaient l'objet d'examens dans trois établissements nord-américains. La réclamation du corps s'étendit aux squelettes humains expédiés par l'archéologue Hans-Georg Bandi à l'université de Berne en Suisse, si bien que les campagnes de fouille institutionnelle cessèrent (ALLEN 1974). Ne restait d'archéologie que les fouilles préventives réalisées avant l'ouverture de travaux d'excavation financés par l'Etat ou le Fédéral (construction de route, pose d'une canalisation, etc.) Les Yupiget se réapproprièrent le sous-sol de l'île Saint-Laurent, confortés dans leur droit par l'*Alaska Native Claims Settlement Act* (1971) et

incités par les collectionneurs, les marchands et les musées d'ethnographie, à leur vendre les plus beaux spécimens de ce patrimoine souterrain. En 1984, il y a bien eu une tentative de la part de la Smithsonian Institution pour ramener les Yupiget à la raison, en vain. Le recensement de l'état de dégradation de 59 anciens campements et villages effectué par Aron L. Crowell, inventaire qui fit l'objet d'un rapport détaillé sur chaque site, servit de guide aux fouilleurs autochtones (HOLLOWELL 2004: 29). En recouvrant les ressources archéologiques et en les exploitant, les Yupiget signaient un acte de souveraineté, mais qui n'a pas été suivi des recommandations de l'ANCSA. Selon la philosophie libérale de cette loi, il incombe aux Conseils autochtones de Gambell et de Savoonga de gérer l'ensemble des ressources économiques de l'île Saint-Laurent et de verser les dividendes réalisés sur leur exploitation à chaque Yupiget (*shareholder*). Pour ce qui concerne les ressources archéologiques la réalité est toute autre. L'organisation de la fouille des sites anciens dont la pratique remonte aux années 1920 n'est pas adossée à un cadre législatif, mais plutôt à un droit coutumier (*tradition rules*) où chacun fouille là où bon lui semble<sup>1</sup>. Quant à l'objet exhumé, il est considéré indivisible. L'argent provenant de la vente revient intégralement à son inventeur; libre à ce dernier d'en distribuer une partie à sa famille. Dans ces conditions, scientifiques et fouilleurs ne pouvaient plus s'entendre comme par le passé (MEUNIER 2007: 13-14). Après Morton, c'était au tour de Ted Birkedal de décrire l'île Saint-Laurent en termes apocalyptiques. « *The island is so pockmarked from the mining that it "looks like bombs hit it. It looks like cavities in teeth. They're digging for dollars. We want preservation for future research"* » (CRITICS SAY IVORY POLICY HURTS ALASKA 1993). Le champ était ainsi divisé en deux pôles opposés: d'un côté les Yupiget, que l'on dépeignait cupides ou insensibles à la valeur patrimoniale de l'objet ancien, et de l'autre côté les archéologues qui étaient exclus du terrain de la connaissance. C'est sur cette guerre de tranchées que l'attention des médias se focalisait, donnant une image détestable d'une pratique que d'autres considéraient comme traditionnelle (NORBERT 1983: 28; CROWELL 1985: 25; STALEY 1993: 352). A force de loucher sur la fouille autochtone le contexte historique s'évanouissait, sans doute par amnésie. Qu'en était-il de l'impact social des archéologues sur la population et des conséquences de leur départ de l'île Saint-Laurent? Ce vide qu'il a fallu combler. Du jour au lendemain, tout un éventail de connaissances s'est tari. Les techniques de prospection, de sondage, de fouille, de mesure, l'examen de la stratigraphie, l'exhumation de l'artefact hors du pergélisol, son relevé, sa conservation dans un milieu ambiant, son étude, tout ce savoir-faire devenait l'apanage de quelques uns: les anciens assistants. Le départ des archéologues faisait apparaître une inégalité de pratique parmi une population majoritairement désireuse de fouiller le sous-sol et de s'enrichir de ces ressources recouvrées. Les assistants sont devenus les archéologues, les historiens locaux, les référents des anthropologues. Quant à ceux qui n'ont pas bénéficié de cet

---

<sup>1</sup> Hormis les abords du collège et de la piste de l'aérodrome, qui relèvent de l'Etat.

enseignement, ils pouvaient se tourner vers d'autres promoteurs de la conservation tels que les agents des musées ou les marchands sensibles à la restitution intégrale de l'objet ancien (MEUNIER 2006: 307). Dans les années 1970, la demande en ivoires anciens fut si forte qu'elle entraîna une fouille accrue des sites anciens et une concurrence entre collectionneurs, parfois exercée en présence même des fouilleurs. Quel enseignement peut-on tirer de cette époque?

### **La fouille autochtone, une technique sur mesure**

Les témoignages et les observations sur la pratique autochtone montrent la coexistence de fouilles méthodique et empirique. En juillet 1995, Julia J. Hollowell constatait l'empreinte de la fouille d'un site situé au lieu-dit Ketgnipaluk (situé à 22km au sud de Gambell) réalisée par le fils du Yupik Conrad Ooseva. « *He had excavated an entire iglu, neatly and systematically* » (HOLLOWELL 2004: 51). Cette observation s'ajoute à celle que rapporte Crowell dix ans plus tôt: « *Some showed a keen eye and interest in the stratigraphy of the mounds and in the construction of the old houses* » (1985: 26). Conrad Ooseva est un ancien assistant de l'archéologue Bandi. En 1984, il accompagna Crowell dans son inventaire des sites anciens. Dans *Lore of St. Lawrence Island Echoes of Our Eskimo Elders*, c'est Ooseva qui brosse l'archéologie de l'île Saint-Laurent à l'aide de tableaux chrono-culturels et de dessins de têtes de harpon des cultures Okvik, Old Bering Sea et Punuk (OOSEVA 1985: 3-9). Tout laisse penser qu'il a transmis à son fils le goût d'une pratique rigoureuse de l'archéologie. « *[A] nice, straight box, making the ground level as they go* » comme le remarque avec expertise la Yupik Veronica James (HOLLOWELL 2004: 50), fille d'un autre assistant de Bandi. Si la coupe stratigraphique suggère un emprunt direct aux techniques archéologiques, en revanche le trou d'excavation peut suggérer la poursuite d'autres buts que la collecte d'objets anciens. Les fouilleurs qui sont à la recherche de défenses de morse enfouies dans le pergélisol pratiquent une fouille rudimentaire qui implique de lever de grandes pelletées de terre. Idem pour ceux qui creusent le sol en quête de matière organique pour composer des sculptures. L'un d'eux me décrivait sa technique de fouille par tâtonnement, adaptée en cela à la collecte des bouts d'ivoire et des os poreux de morse et non des artefacts qui demande une technique plus fine. A force de retourner le sol de l'île Saint-Laurent, le fouilleur sait à peu près où il peut encore trouver quelque chose d'intéressant. Toutefois, l'intention n'exclut pas l'exhumation fortuite d'objets d'une autre catégorie que celle que l'on s'était fixé comme objectif. Les chercheurs d'os de mammifères marins peuvent tomber sur des vestiges anthropiques et réciproquement. Pour preuve, la découverte d'une magnifique pièce Punuk, qu'exhuma sans l'abîmer celui-là même parti avec l'idée de simplement rapporter des fragments d'ivoire. Ainsi les objectifs de départ distinguent trois profils de fouilleurs, dont l'expérience en pédogenèse va marquer à jamais l'objet ancien au sortir du pergélisol.

## La réserve du fouilleur

La fouille des sites anciens est un travail pénible où la parole est réduite à l'essentiel. La solitude du fouilleur face à son ouvrage n'a pas fait l'objet d'observations particulières, mais on peut déduire des témoignages rapportés que le lieu de fouille n'est pas propice au discours. La tâche est rude, le climat incertain, le sol froid sinon détrempé, le temps long avant de sortir une pièce intéressante (STALEY 1993: 349-50). Certes, la fouille peut exiger un équipement sophistiqué comme un système à pompes pour aspirer l'eau qui stagne dans les trous d'excavation, comme une tenue de plongée pour explorer les bords des sites érodés par la mer, ou encore l'utilisation d'un véhicule dans lequel s'instaure un dialogue, où s'élabore un plan, une logistique entre fouilleurs. Mais je considère ces instants comme une pause avant d'entamer ou de reprendre la fouille. Là où je veux insister est sur la réserve que l'on marque à l'égard de la belle trouvaille. Les fouilleurs déplorent l'irrévérence qui grandit au fur et à mesure de l'exhumation des artefacts. Il faut constamment surveiller les abords du site où l'on fouille du risque d'empiètement, de gravas projetés par un voisin trop envahissant (HOLLOWELL 2004: 50). Fouiller un site un jour n'implique pas forcément de pouvoir continuer le lendemain. Staley (1993: 351) rapporte même l'envie qu'auraient certains de poser des pièges à l'endroit où ils prospectent pour dissuader d'intrépides curieux. Ce n'est pas un travail de tout repos. Un fouilleur de Savoonga me racontait comment il avait dû masquer la couche anthropique qui dégelait afin de récupérer en l'état l'artefact qu'il avait senti du bout de sa pelle. La stratégie qu'il adopta consista à contenir son émotion, pour soustraire la légère prééminence aux regards de ses compagnons. Il reboucha le trou et attendit patiemment leur départ, puis déterra une statuette Okvik aujourd'hui conservée au musée de l'université d'Alaska à Fairbanks (*University of Alaska Museum of the North*), après être passée entre les mains de collectionneurs privés. L'appétit des fouilleurs semble insatiable dès l'instant où le site qui a donné un objet prisé sur le marché de l'art est connu. L'endroit est alors retourné sans dessus dessous. On comprend mieux alors la réticence des fouilleurs à révéler leurs sites, et la vision apocalyptique de Susan Morton et de Ted Birkedal à Gambell.

## Le paradoxe du fouilleur

A la lecture des rapports archéologiques sur la fouille autochtone sur l'île Saint-Laurent, on a le sentiment que les Yupigiet sont insensibles à la valeur patrimoniale des anciennes cultures. Ou du moins ne partagent-ils pas les mêmes préoccupations que nous à propos de leur patrimoine archéologique. Encore aujourd'hui, ceux là même qui revendiquent la conservation des vestiges dans un musée local, fouillent les sites anciens en quête d'ivoires à commercialiser. Une situation contradictoire qui ne semble pas l'être

du point de vue yupik. « *Estelle [Oozevasuk] and others I met seemed to view digging not as a contradiction between heritage preservation and site destruction but as a cultural activity* » remarque Hollowell (2004: 32). Néanmoins, je me méfierais de l'expression « *cultural activity* » qui n'est pas assez précise pour rendre compte d'une pratique qui ne fait pas l'unanimité parmi les habitants de l'île Saint-Laurent. Fait-elle référence à l'archéologie ou à l'idée d'une tradition autochtone? Au cours d'entretiens avec des fouilleurs de Savoonga et de Gambell, j'ai souvent rencontré ce genre de situation où le conservateur soucieux de préserver l'objet ancestral et le vendeur sont la même personne. La dualité est assumée dans le fait que l'objet vendu contribue au maintien de la tradition (la somme d'argent obtenue de la vente d'un artefact est réinvestie dans le matériel de chasse ou de pêche), faisant ainsi un prolongement bien à-propos du commerce du passé dans la vie de tous les jours. « *Our ancestors used ivory to make the tools they needed for survival. We have a different use for ivory today, but it is no less important for our survival* » rapporte Crowell d'un entretien avec un fouilleur (1985: 25). Mais d'un autre côté, des voix reconnaissent l'ambivalence des sentiments et le fait que les principes cèdent souvent le pas face aux impératifs économiques. « *I have mixed feeling about it. But our village unemployment is about 25 percent. People dig to supplement their income* » commente John Waghiyi, Jr. (PERALA 1989: G1). Sur un autre plan, Eileen Norbert dresse les intentions de chacun et celles-ci oscillent entre profiter d'une belle journée et faire comme tout le monde « *because they heard other people sold theirs for large sums of money...* » (1983: 27). Les raisons des uns valent tout autant celles des autres. Mais au final, que sait-on vraiment de ce rapport complexe qu'entretient le fouilleur avec son passé matériel?

### **Le conditionnement de l'artefact**

Le conditionnement de l'artefact nourrit, à mon avis, cette relation particulière qui réconcilie le fouilleur avec son passé archéologique. J'entends par conditionnement le traitement qu'il va prescrire à l'objet exhumé pour en assurer la protection, la conservation et la présentation aux publics dès que l'objet, encore terreux, entre dans la maison. Là, le fouilleur va le soigner. Il va le sécher, le huiler, le restaurer, l'emballer, l'entreposer quelque part en considérant sa facture, ses motifs, son état de conservation. C'est dans cette succession de gestes précis, d'instantanés furtifs, mais conditionnés à la pérennité de l'objet, que se tisse cet attachement corporel au patrimoine ancien, que se libère la parole. En octobre 1978, alors que la valeur des objets archéologiques atteignait des sommes considérables, la Yupik Mildred Apangalook proposa un objet Punuk à un prix « d'ami » au *Anchorage Historical and Fine Arts Museum* pour que ses enfants puissent le voir de temps en temps. « *I have had similar offers but I preferred to sell to you and keep*

*the item within the State where my children can see it sometimes.*<sup>2</sup> » L'objet ancien, mais pas n'importe lequel, a une valeur sentimentale. Certes, il s'agit bien de commerce, mais combien de fois n'ai-je pas entendu avec résignation que l'on aimerait mieux le conserver près de soi au lieu de le vendre. Hollowell (2004: 33) a bien entendu cet appel à Gambell: « *I hate to see people selling artefacts [...] they don't realize the consequences.* » Alors, depuis combien de temps ce discours a-t-il été susurré et confisqué par l'ascendant de la doctrine commerciale? Le conditionnement de l'artefact forme cet ensemble d'opérations qui tend à donner corps à cette parole inaudible. Les Yupiget m'ont souvent interpellé dans les ruelles de Savoonga afin que je vienne voir leur collection d'artefacts ou à l'inverse c'est moi qui demandais à la voir. Dès lors, j'ai noté la manière dont les fouilleurs me présentaient leurs trouvailles, les gestes qui les accompagnaient, leur regard dans le mien. Ce discours émotionnel qui trahit un sentiment d'appréhension mêlé d'admiration à l'égard de l'habileté des ancêtres. La présentation de l'artefact dépend du temps que l'on a consacré à sa restauration, autant d'enseignements appris des musées, des marchands, que le souvenir de manipulations souvent fatales.

### **Séchage et huilage**

Ce fouilleur expérimenté commente ainsi: soit l'ivoire s'effrite et tombe en poussière, soit la surface reste ferme, mais l'intérieur s'effrite. Pour éviter le délitement de l'ivoire fraîchement exhumé, les fouilleurs prennent le temps de le sécher. A cette fin, on étale les objets sur une feuille de papier journal afin que l'eau contenue dans l'ivoire ou l'os s'évapore à la température ambiante de la pièce. Cela peut prendre trois ou quatre jours ou plus selon le volume et le poids de l'artefact. Si le temps de séchage n'est pas respecté, l'objet peut se désagréger; une mauvaise surprise qui discrédite le sculpteur et le fouilleur. Après la fouille, on évite de nettoyer l'ivoire encore froid avec de l'eau, sinon gare au choc thermique. Nombre d'artefacts ont littéralement implosé dans la main du fouilleur trop impatient à le décroter. Là encore, il s'agit de se retenir contre toute manœuvre précipitée. Nettoyer l'objet au sec, l'imprégner d'huile, le laisser sécher. C'est un marchand de New York qui leur a conseillé d'agir de la sorte. Selon Jeffrey Myers, au début des années 1970, les Yupiget utilisaient le gras des boîtes de conserve qu'ils étalaient sur l'ivoire ancien, mais cette initiative détériorait l'objet plus qu'elle ne le protégeait<sup>3</sup>. Aujourd'hui, différentes lotions sont utilisées: l'huile pour bébé, l'huile pour armes à feu, l'huile pour faire la cuisine (CROWELL 1985: 19; STALEY 1993: 351).

---

<sup>2</sup> Lettre de Mildred Apangalook à Walter A. Van Horne, 31 octobre 1978, document archivé au Anchorage Museum of History and Art.

<sup>3</sup> Communication personnelle du 20 août 1996.

## **Emballage et entreposage dans l'attente du marchand**

Outre le séchage et le huilage de l'ivoire ancien, l'emballage est une opération délicate. Le fouilleur doit être en mesure de déballer l'artefact sans le dégrader. Ainsi, au domicile d'une femme âgée qui a bien connu l'archéologue Otto W. Geist, j'ai pu apprécier toute la délicatesse qu'elle mettait dans le dépliement d'une longue bande de papier hygiénique d'où sortit un magnifique artefact. L'objet, un contrepoids de harpon Punuk, dans le même style que celui que proposa Mildred Apangalook au musée d'Anchorage, reposait dans la paume de sa main, les doigts écartés, le regard scrutateur. Pas une égratignure. Au ton soyeux de l'objet précautionneusement emballé, je devine qu'il ne s'agit pas d'un artefact anodin. Elle remballa délicatement l'objet dans sa bande protectrice tachetée d'huile avant de glisser le cocon dans un petit sac plastique. Combien de fois avait-elle exécuté ce même geste plein d'attention? Au domicile de ce couple de fouilleurs, la pièce Punuk était également enveloppée dans du papier toilette et mise dans un sac plastique. La femme manifestait plus de volonté que l'homme à garder l'objet chez eux, mais la nécessité économique l'emporta. Hollowell remarqua une attitude semblable en accompagnant Veronica James sur la plage de Gambell. « *I don't really want to sell this, but I can get a lot of money for it if I find the right person* » (HOLLOWELL 2004: 48). Dans l'attente du marchand, le bel objet est placé dans un lieu sûr et chacun a son idée de l'endroit idéal: un étui à lunette que l'on porte sur soi, la clayette du réfrigérateur, une boîte rangée dans un coffre cadenassé glissé sous une banquette du salon.

## **La parole se libère**

Lorsque l'objet est présentable publiquement, le corps se détend, donne de la voix. J'ai assisté aux débordements de joie que suscite la découverte d'une petite statuette Okvik. Des émissaires frappent aux portes. La nouvelle est divulguée. Le bruit monte dans l'entourage et, vite, fait le tour du village. On va à la rencontre du fouilleur. On le félicite. On examine l'objet sous toutes ses coutures. Chacun donne son avis d'après d'autres pièces similaires. On demande conseil aux plus expérimentés; ceux qui ont déjà traité avec des marchands notoires. On imagine déjà le prix que l'objet va atteindre sur le marché de l'art. On voit déjà ce qu'on va pouvoir acheter par correspondance. On fait des envieux. Quel contraste avec cette enfant qui tient entre ses doigts ce magnifique ulu sculpté et patiné qu'elle me montre à la demande de ses parents. Méfiante ou sérieuse, obéissante ou appliquée, rien ne laisse transparaître l'émotion mêlée de fierté qui traverse à cet instant son père et sa mère. Lorsque l'attention retombe, l'artefact devient sujet de discussion. On évoque le site d'où il provient, tout en se gardant de donner des précisions sur le lieu de fouille, les marchands susceptibles d'être intéressés, ce musée local qui tarde à venir.



## Un musée culturel

Depuis les années 1960, on en parle et parfois on l'écrit. Dans son *Rapport préliminaire sur le « Projet de recherches archéologiques de l'île St-Laurent 1967 »*, Hans G. Bandi concluait sur la nécessité d'établir un centre de recherche pluridisciplinaire *in situ* où les Yupiget « trouveraient une compensation dans les avantages de leur participation aux fouilles » (1968: 13). Tel qu'il était envisagé, ce projet était l'aboutissement de quarante années de fouille post-coloniale sur l'île Saint-Laurent, où les campagnes recourraient à la main-d'œuvre locale dirigée par des archéologues. La situation a changé depuis. Lorsque l'affaire de la momie cristallisa les tensions entre Yupiget et scientifiques, la journaliste Cathy Allen signalait le projet d'un musée local. « *[T]he people want to establish a museum on the island to explain to their own people what their ancestry did* » (ALLEN 1974). De même, l'archéologue George S. Smith proposait d'étudier les vestiges, puis de les rendre aux Yupiget pour qu'ils puissent les entreposer en vue de les exposer aux touristes (1978: 42). Un musée est innovant, mais semble compliqué à réaliser même à l'instigation de Yupiget. En 1982, un projet conduit par Estelle Oozevasuk visait la conservation et l'exposition de collections archéologiques à Gambell. Mais le manque de fonds (c'est l'argument invoqué) a enterré cette remarquable initiative (CROWELL 1985: 27). Néanmoins, l'idée de créer un établissement culturel fait lentement son chemin. Elle est latente et chacun l'appelle de ses vœux. « *I'd love to see a museum here to see how our ancestors survived in our environment* », dixit John Waghiyi Jr. (PERALA 1989: G1). En 1995, j'avais obtenu le soutien de Yupiget de Savoonga et de Gambell pour ouvrir un centre d'archéologie, en vain. Mon projet, déposé à la fondation Rolex, n'a pas été retenu parmi ceux des premiers lauréats (MEUNIER 1996: 132-133). La même année, Hollowell obtenait les confidences d'une jeune yupik de Gambell qui désespérait de savoir son patrimoine culturel alimenter le marché de l'art. « *We have already lost so much; people are gone who remember. Our past is all in oral history. I just hope that in the future people will keep things of our culture on the island* » (2004: 33). Dix ans plus tard, à Savoonga, je sentais davantage de prise de conscience chez mes hôtes dans l'évocation d'un musée archéologique: en raison de l'arrivée régulière d'un tourisme de croisière à Gambell et à Savoonga, et d'un inévitable épuisement des ressources anthropiques (MEUNIER 2006: 303). Contrairement à l'idée que le tourisme « accélèrera la destruction des sites archéologiques » (BANDI 1968: 14), il peut sauver ce qui reste encore à préserver sur l'île Saint-Laurent.

## Conclusion

La fouille des sites anciens menée par les Yupiget de l'île Saint-Laurent en Alaska est une pratique qui apparaît comme fortement répréhensible si l'on s'en tient uniquement à l'effet dévastateur que produisent une succession de crevasses et d'impressionnants remblais. S'il est de tradition dans le milieu archéologique de dénoncer la fouille autochtone, celle-ci s'est pourtant considérablement améliorée grâce à la fréquentation des archéologues. Les carnets de fouille des assistants yupiget, les témoignages qu'ils ont laissés jusque dans les années 1970, montrent une étroite collaboration avec ces derniers, souvent même de l'estime, et réciproquement. Sans doute serait-il pertinent de surmonter les divergences de chacun, ne serait-ce que pour endiguer l'effet destructeur du marché de l'art primitif, qui s'étend aujourd'hui à d'autres villages autochtones. « *If they don't care about their heritage and sell off artifacts from their own land, disais Susan Morton, there's nothing we can do* » (PERALA 1989: G1). Morton n'a pas tort, l'initiative doit venir des Yupiget et être soutenue par la communauté scientifique. « *Until very recently, little or no compromise solutions were offered by the scientific community in regard to these sites* » déplore Susie Silook (1999: 15), petite-fille de Paul Silook, assistant de tout premier plan des premiers archéologues. Il n'est peut-être pas trop tard pour réunir tout ce monde autour d'une même table. Le conditionnement de l'ivoire ancien et ces tentatives pour créer un musée sur place attestent, s'il fallait le démontrer, une volonté manifeste de préserver l'objet archéologique *in situ*.

## Remerciements

Nombre d'anthropologues et d'archéologues nord-américains m'ont aidé à un moment ou à un autre dans cette étude, plutôt à caractère historique, sur l'archéologie et ses conséquences sur les Yupiget de l'île Saint-Laurent: Dianne et Charles E. Holmes, Robert D. Shaw, Charles M. Mobley, David R. Yesner, Cynthia Wentworth, Walter A. Van Horn, Susan Morton, Molly Lee, James W. Whitney, Lawrence D. Kaplan, Igor I. Krupnik, William W. Fitzhugh, Stephen Loring, Nancy J. Blomberg. A Savoonga et à Gambell, j'ai bénéficié de l'accueil chaleureux ou des confidences de Denny et Rosemary Akeya et leurs enfants, Steve Craft et Linda Akeya, Alexander Akeya, Reggie Wongittilin, Ben Pungowiyi, Calvin Akeya, Jackson Mokiuyuk Jr., Thomas Akeya, Wilfred Miklahook, Dean Kulowiyi, George Noongwook, Winfred et Veronika James, Steven Aningayou, Paul Apangalook, David et Rena J. Booshu.

To cite this publication:

MEUNIER, Yannick. "Le conditionnement des ivoires anciens, une autre façon d'appréhender la fouille des sites archéologiques sur l'île Saint-Laurent, Alaska." In Collignon B. & Therrien M. (eds). 2009. *Orality in the 21<sup>st</sup> century: Inuit discourse and practices. Proceedings of the 15<sup>th</sup> Inuit Studies Conference*. Paris: INALCO. <http://www.inuitoralityconference.com>

## References

ALLEN, Cathy

1974 "Eskimos Want Ancestor Back," *Anchorage Daily Times*, July 15<sup>th</sup>.

APANGALOOK, Mildred

1978 To Walter A. Van Horne, October 31, Anchorage Museum of History and Art.

BANDI, Hans-Georg

1968 "Rapport préliminaire sur le "projet de recherches archéologiques de l'île Saint-Laurent 1967" de l'Université de Berne (Suisse) et de l'Université d'Alaska," *Bulletin de la Société Suisse des Américanistes* 32: 3-14.

CRITICS SAY IVORY POLICY HURTS ALASKA

1993 *The Anchorage Daily News*, June 5.

CROWELL, Aron L.

1985 *Archeological Survey and Site Condition Assessment of Saint Lawrence Island, Alaska*, Report submitted to the Department of Anthropology, Smithsonian Institution, Washington, D.C., and Sivuqaq, Inc., Gambell 1984.

EPPENBACH, Sarah

1991 "Pillaging the Past: Raiders of the Lost Art," *Alaska Airlines Magazine*, April: 75-79.

HOLLOWELL, Julia J.

2004 *"Old Things" on the Loose: The Legal Market for Archaeological Materials from Alaska's Bering Strait*, Ann Arbor, UMI Dissertation Services.

MEUNIER, Yannick

1996 "Create an Archaeological Centre on Saint Lawrence Island in the Bering Sea," in *Spirit of Enterprise: The 1996 Rolex Awards*: 132-133.

2006 "La région du détroit de Béring, source du marché des objets archéologiques inuits," in Amaryll Chanady, George Handley and Patrick Imbert (dir.), *Les mondes des Amériques et les Amériques du monde*, Ottawa, Legas: 303-313.

2007 "La disparition annoncée des sites anciens de l'île Saint-Laurent, Alaska," *Altérités* 4(2): 10-24,  
(en ligne sur [http://www.alterites.ca/vol\\_04no2/pdf/meunier2007.pdf](http://www.alterites.ca/vol_04no2/pdf/meunier2007.pdf))

2010 "L'invention d'un pillage en Alaska," *Errance* (en préparation).

MYERS, Jeffrey

1996 Communication personnelle le 20 août.

NORBERT, Eileen

1983 "Digging for Artifacts," *Alaska Native News*, December: 27-29.

OOZEVA, Conrad

1985 "History of St. Lawrence Island," *Sivuqam Nangaghnegha*, Unalakleet: The Bering Strait School District: 2-9.

PERALA, Andrew

1989 "Pillaging The Past," *Anchorage Daily News*, June 25: G1, 3, 7.

SILOOK, Susie

1999 "St Lawrence Island "digs" resource management," *The Nome Nugget*, July 22: 15.

SMITH, George S. *et alii*.

1978 *The Kialegak Site, St. Lawrence Island, Alaska*, Anthropology and Historic Preservation, Cooperation Park Studies Unit, University of Alaska Fairbanks, Occasional Paper 10.

STALEY, David P.

1993, "St. Lawrence Island's Subsistence Diggers: A New Perspective on Human Effects on Archaeological Sites," *Journal of Field Archaeology* 20 (3): 347-355.